

12



# LES TROIS ÉTOILES,

15

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,  
PAR MM. LÉON HALEVY ET JAIME,

(Imitée du *Naud gordien* de M. Ch. de BERNARD.)

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 1<sup>er</sup> Juillet 1841.

## DISTRIBUTION :

M. DE FLAVIÈRES .....	M. LEPEINTRE jeune.
LE COMMANDANT GARNIER.....	M. BARDOU.
M. DE POMENARS, oncle d'ÉDOUARD.....	M. LECLÈRE.
ÉDOUARD DE SERGY .....	M. FRADELLE.
BOISGONTIER, cousin de M <sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.....	M. FLEURY.
UN DOMESTIQUE.....	M. CAMIADÉ.
M <sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.....	M <sup>me</sup> BALTHAZARD.

164

L'action se passe à Boulogne-sur-Mer, pendant la saison des bains.

*Je l'ai vu*  
*2, 10.*

Le théâtre représente le salon de l'hôtel des bains, à Boulogne. Porte au fond et portes latérales; à droite du spectateur, l'appartement de M<sup>me</sup> de Flavières; du même côté, une croisée ouverte. A gauche, un guéridon sur lequel est un vase.

### SCÈNE I.

BOISGONTIER, seul, tenant un bouquet à la main.

Glissons adroitement ce billet au milieu de ces fleurs. Plaçons-les dans ce vase. (Il met le bouquet dans le vase, sur le guéridon.) En sortant, M<sup>me</sup> de Flavières trouvera mon bouquet. Elle est si bonne, ma belle cousine! Oh! depuis hier au soir je suis tout-à-fait sûr d'être amoureux! Nous étions au bord de la mer, sous un ciel magnifique, écoutant silencieusement le bruit des vagues... Mon bras pressait doucement le sien, et je sentais mon cœur battre... oh! mais, battre à se détacher... Et puis je lui récitais des vers de ce volume de Lamartine qu'elle m'a prêté... « Tenez, mon ami, me dit-elle, je chois pour vous cette étoile; il se peut que nous soyons séparés, mais, elle, vous la verrez partout!.. » Oh! oui, mon étoile chérie, je t'admire sans cesse... (Il va à la croisée.) Tiens! j'oublie qu'il fait jour! Et j'apprendrai par cœur son poète favori... Oh! mon amour, je voudrais le confier à tout le monde... en parler sans cesse! Aussi, j'ai trouvé un moyen... Ah! là voilà, (Il baise le livre avec enthousiasme.)

### SCÈNE II.

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES, BOISGONTIER.

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES, qui a remarqué le mouvement de Boisgontier.  
Qu'est-ce donc? Quel est donc ce livre que vous embrassiez ainsi?  
BOISGONTIER.  
Pouvez-vous le demander, ma cousine? Ce livre... c'est celui que vous aimez tant, et qui ne me quittera plus!  
M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES, vivement.  
Rendez-le-moi, je vous prie.  
BOISGONTIER.  
Oh! non, jamais!  
M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES, à part.  
Que faire? Ce volume est un présent d'Édouard... et s'il apprenait... (Haut.) Je vous le répète, je veux ce livre; ce serait me désobliger que de le retenir.  
BOISGONTIER.  
Par grace, laissez-le-moi! C'est la seule chose qui me vienne de vous.  
M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.  
Vous êtes un fou, un enfant... Rendez-moi ce livre!..

BOISGONTIER.

Non. Tenez, ma cousine, cela m'est impossible!

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES, à part.

Allons, il faut bien le lui laisser... (Haut.) Mon cousin, obligez-moi de dire à M. de Flavières que je désire lui parler. Vous le trouverez, je crois, dans le jardin, occupé à lire son journal.

BOISGONTIER.

Oui, ma cousine. Il va m'écorder encore quelques vers : il a la bosse des citations.

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

Oh! c'est son fort.

BOISGONTIER.

Sait-il Lamartine?

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES, souriant.

Non.

BOISGONTIER, baisant le livre.

Oh! je le saurai bientôt par cœur! Et puis, ce soir, j'irai admirer... vous savez... (Il montre le ciel.) A revoir, à revoir, ma belle cousine!.. (Il sort vivement. A part, en sortant.) Elle va voir mon bouquet!

## SCÈNE III.

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES, seule.

Pauvre enfant! Comme il est naïf et bon! Oui, mais, quand l'âge viendra... lui aussi, peut-être... (Elle reste un instant pensive et entreouvre une lettre qu'elle tient à la main.) Il faut absolument que j'aie une explication avec M. de Flavières... Il commence à témoigner beaucoup d'irritation contre Edouard de Sergy, et, pourtant, je suis obligée de faire tous mes efforts pour le retenir quelque temps encore à Boulogne... Cette lettre que m'écrivit ma jeune amie, Célestine Passerot... (Lisant.) « Ma chère et généreuse protectrice, un cousin à moi, un » brave officier, vient d'arriver d'Afrique; il » est à Paris, et apprenant le mariage qui avait » été projeté entre moi et M. Edouard de Sergy, apprenant que M. de Sergy a quitté cette » ville pour vous suivre à Boulogne, il part à » l'instant avec M. de Pomenars, l'oncle d'Edouard, pour le forcer de revenir près de » moi. C'est ce malheur que je vous prie de » conjurer. Si M. de Sergy vient à Paris, tout » est perdu : ce mariage, qui ferait mon désespoir, sera conclu. Je vous envoie une lettre » pour mon cousin, que vous allez voir arriver avec M. de Pomenars. Jamais je n'aurais osé lui dire ce que je lui écris. » Quel embarras! Que faire? »

## SCÈNE IV.

M. DE FLAVIÈRES, M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

M. DE FLAVIÈRES, un journal à la main.  
Vous m'avez fait demander, Madame, et moi-même j'allais venir vous parler... Je vous serais

très obligé de m'accorder un moment d'attention. (Il frappe violemment des doigts le journal qu'il tient à la main.) Madame, j'ai quarante-sept ans... (M<sup>me</sup> de Flavières fait un mouvement.) ce matin, à huit heures un quart! Quand je vous épousai, j'en avais trente-sept, vous, dix-huit... ce qui vous fait, je crois, vingt-huit à l'heure qu'il est.

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

Monsieur!..

M. DE FLAVIÈRES.

Je vous demande pardon. Je suis forcé d'être exact! En devenant votre mari, j'eus la prétention de me faire aimer de vous. Soit maladresse de mon côté... ou mauvaise volonté du vôtre... je n'eus pas le bonheur d'observer cet astre qu'on appelle lune de miel...

Acte : Au champ d'honneur.

Cet astre, à la pâle lumière,  
Aux rayons si purs et si doux  
Que des nuits l'aimable courrière  
Répand sur les nouveaux époux,  
Je l'espérais vainement près de vous!  
Je maudissais, hélas! mon infortuné!  
Et du lever au coucher du soleil,  
Quand je cherchais un bonheur sans pareil,  
Je trouvais... éclipse de lune!

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

Enfin, Monsieur!..

M. DE FLAVIÈRES.

M'y voici, Madame, m'y voici... Jamais vous ne m'avez entendu me plaindre que lorsqu'une inconséquence de votre part venait me compromettre dans l'opinion... C'est ce qui arrive aujourd'hui.

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

Comment! Monsieur?

M. DE FLAVIÈRES.

En parcourant le journal de Boulogne, je trouve le compte rendu d'un concert, qui se termine ainsi : « Cette soirée avait attiré toute la » fashion de Boulogne; on a remarqué la belle » M<sup>me</sup> de Flavières, accompagnée de M. Edouard » de Sergy. »

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

Et que voyez-vous là?

M. DE FLAVIÈRES.

Vous savez que je ne veux pas être montré au doigt... Je ne suis pas un mari commode comme cet estimable M. de Forbach, dont votre petit-cousin Boisgontier courtise la femme...

M. DE FLAVIÈRES.

Monsieur!..

M. DE FLAVIÈRES.

Vous devriez ne pas oublier notre séjour à Lyon... il y a six ans...

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

Je croyais, Monsieur, avoir mérité que vous ne me rappeliez plus un si pénible souvenir!

M. DE FLAVIÈRES.

C'est vrai; votre conduite à Lyon a été sans reproches, je le sais... On vous avait compromise... voilà tout!.. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il nous a fallu quitter cette ville après

un duel qui a amené mort d'homme, et qui a eu la plus triste célébrité. Il m'a fallu, moi, Jean-Pierre Champagnoux, ancien commandant des équipages du train, acheter la terre de Flavières, une terre de cent mille écus, rapportant deux pour cent, et m'appeler M. de Flavières. (Il frappe sur le journal.) Je croyais, après tant d'épreuves, être arrivé au port... et me voilà sur le point de recommencer... car vous connaissez mes principes en fait d'honneur conjugal. J'ai pour règle de conduite ces vers célèbres de M. de Voltaire :

Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot.  
L'honnête homme trompé met une balle dans la tête  
(de son adversaire, et ne dit mot.)

Voulez-vous donc, Madame, que j'achète encore une propriété ?

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

Oh ! non, Monsieur... Et, puisqu'il le faut, je vais tout vous dire. Vous connaissez, comme moi, Célestine Passerot, charmante personne. Sa mère veut la marier à M. Edouard de Sergy... Encouragée par le vif intérêt que je lui ai témoigné, elle m'a confié son secret : elle en aime un autre...

M. DE FLAVIÈRES.

En vérité ! M. de Sergy est pourtant bien séduisant ! Voilà un inconnu qui vient on ne peut mieux !

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

Rien n'est plus vrai, cependant ; elle m'a suppliée d'éloigner M. Edouard de Paris, et d'user pour cela de l'influence que me donnait sur lui notre ancienne amitié...

M. DE FLAVIÈRES.

Amitié !.. amitié !.. Continuez, Madame.

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

Enfin, Monsieur, voilà pourquoi je suis venue à Boulogne, et, malgré vos interprétations, voilà pourquoi j'y retiens M. de Sergy.

M. DE FLAVIÈRES.

C'est une fable assez bien inventée, quoique je n'en saisisse pas parfaitement la morale...

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

Eh bien ! Monsieur, lisez cette lettre, que m'écrit Célestine,

M. DE FLAVIÈRES, parcourant la lettre.

En effet, Madame, vous étiez sincère... Mais vous concevrez... quand cela arrive rarement... on ne s'attend pas... Je vous demande pardon. Ah ! le préféré s'appelle Charles ?

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

Oui, Monsieur, et voyez combien vous étiez injuste... Charles Desmares, votre neveu...

M. DE FLAVIÈRES.

Mon neveu !

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

Fils de cette sœur que vous chérissiez... M<sup>lle</sup> Passerot apporte à son mari la protection du ministre, son parent, et 20,000 livres de rente ! Voilà ce qui me faisait agir, et, sans doute, vous regretterez maintenant de m'avoir soupçonnée.

M. DE FLAVIÈRES, à part.

Mon neveu, 20,000 livres de rente !.. protégé du ministre... Je tiens ma recette générale... (Haut.) Madame, il faut absolument que M. de Sergy reste ici... Vous m'en répondez... (A part.) C'est dommage pour ma réputation maritale, qui avait besoin d'un bon coup d'épée pour se retremper... mais ça sera pour une autre fois... Et moi, qui viens, il n'y a pas une heure, d'envoyer un cartel à M. de Sergy !.. (Haut.) Madame, songez que vous m'en répondez !

## SCÈNE V.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

M. DE FLAVIÈRES.

Le voici, Madame, le voici !

ÉDOUARD, à part.

Elle était avec son mari... (Bas à M<sup>me</sup> de Flavières.) Je devine ce que vient de vous dire M. de Flavières. Je vais tout réparer. (Haut.) Je venais, Madame, me mettre à votre disposition ; les affaires qui m'appelaient ici étant terminées, je partirai demain pour Paris... et si je puis vous être utile...

M. DE FLAVIÈRES, à part.

Comment ! il veut partir ! (A Édouard.) Quoi ! Monsieur !..

ÉDOUARD, bas.

J'ai reçu votre billet, Monsieur, et, dès à présent, je suis à vos ordres.

M. DE FLAVIÈRES, bas.

Du tout, mon cher monsieur Édouard ; c'est une erreur, un malentendu... Regardez, je vous prie, ce cartel comme non avenu.

ÉDOUARD, à part.

Que signifie ?..

M. DE FLAVIÈRES, à part.

Ce pauvre Charles !.. Quatre cents... (Haut, à sa femme.) J'espère, Madame, que vous ne souffrirez pas ce départ... Que diraient toutes nos jolies baigneuses ?.. M. de Sergy, l'ame de nos réunions ?.. Et le bal de ce soir !.. (A Édouard.) Vous désoleriez M<sup>me</sup> de Flavières...

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES, bas, à son mari.

Monsieur, de grâce ! C'est vous, maintenant, qui me compromettez !

M. DE FLAVIÈRES, bas.

Du tout ! (Haut, à Édouard.) Partir ! Mais vous ne le pouvez pas. Vous savez que je ne vais pas au bal... J'ai compté sur vous pour conduire ma femme...

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES, à part.

Que faire ? J'ai promis à Boisgontier...

M. DE FLAVIÈRES, à Édouard.

Madame le désire, madame le veut, madame l'exige. Au revoir, mon cher M. Édouard, à ce soir ! (A part.) Ce pauvre Charles !

ENSEMBLE.

Au de Zauca.

FLAVIÈRES.

Mon cher, sur votre présence,  
Tous deux, nous comptons ce soir!..  
Et ma femme, en confidence,  
Espère ici vous revoir!

ÉDOUARD, à part.

Vraiment, cette confiance,  
Ce retour de bon vouloir,  
Tout me confond, quand j'y pense...  
Il le veut... J'irai ce soir!

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES, à part.

Boisgontier comptait, d'avance,  
Au bal me mener ce soir!  
Je cède à tant d'insistance,  
Et je trompe son espoir!

(Elle sort avec M. de Flavières.)

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, seul.

Je ne reviens pas de ma surprise! ce brusque changement!.. J'avais consenti à partir, et, maintenant, il veut que je reste. Tout à l'heure un cartel, et, ensuite, mille protestations d'amitié! Enfin, le voilà rentré dans son caractère de mari. Quant à elle, les instances de M. de Flavières pour me retenir paraissent lui déplaire... Est-ce que le petit Boisgontier?.. Allons donc, un enfant!

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, BOISGONTIER.

BOISGONTIER, accourant, un livre à la main.

Monsieur Edouard, monsieur Edouard, une grande nouvelle! Votre oncle, M. de Pomenars, descend à l'instant de voiture en compagnie d'un étranger... Ils viennent ici!

ÉDOUARD, à part.

Mon oncle! (Haut.) Mais, êtes-vous bien sûr?

BOISGONTIER.

Belle question! Comme si je ne connaissais pas M. de Pomenars, un de mes vieux amis! un vieux lion!..

ÉDOUARD.

En vérité? (A part.) Que vient-il faire ici?

BOISGONTIER, à part.

S'il pouvait l'emmener!.. (Cachant son livre.) Etourdi! je lui laisse voir ce livre, qui, j'en suis sûr, vient de lui. (Haut.) Dites donc... Vous savez bien, ma petite comtesse allemande dont je suis amoureux fou!.. je crois qu'elle m'aime! (A part.) Il devient jaloux de moi... Il faut l'endormir, comme ce bon M. de Flavières, qui donne à merveille dans le panneau! (Regardant sur le guéridon.) Et mon bouquet, qui est encore là!.. (Haut.) Mais, tenez, voilà votre oncle!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M. DE POMENARS, LE COMMANDANT GARNIER.

M. DE POMENARS.

Ah! Commandant... voilà... voilà notre homme!

ÉDOUARD.

Mon cher oncle!.. je suis aussi charmé que surpris...

M. DE POMENARS.

Ne mentez pas, mon cher monsieur, plus surpris que charmé.

ÉDOUARD.

Mon oncle!

M. DE POMENARS.

Ah ça! écoute... Voilà vingt-cinq ans que je te gêne... Aujourd'hui, j'ai envie de te gronder... j'en ai le droit. Ainsi, fais-moi le plaisir de ne pas me déranger, pour une fois que ça m'arrive...

ÉDOUARD.

Qu'ai-je fait? (Il lui prend la main.)

M. DE POMENARS, le repoussant.

Laisse-moi tranquille... Je vous prie de ne pas me prendre la main... Je vous connais, c'est votre grande ressource pour me ramener... « Mon bon oncle!.. mon petit oncle!.. » (Édouard s'approche encore.) Ne m'approchez pas!.. Je vous présente M. le commandant Garnier!

ÉDOUARD, vivement.

Ancien lieutenant de dragons!

GARNIER.

Au 8<sup>e</sup>, en 1833... Je suis, je crois, en pays de connaissance...

ÉDOUARD.

Sans doute, commandant... Vous vous rappelez le café de Paris... et le petit Belval... qui perdait toujours avec vous... vous savez, au tir aux pigeons...

GARNIER.

Eh! très bien... Oui, j'y suis, à présent... Enchanté... monsieur Édouard, de vous retrouver!

(Boisgontier est resté au fond du théâtre et apprend par cœur des vers de Lamartine.)

M. DE POMENARS.

Ah! vous vous connaissez?... Cela se rencontre à merveille... (A Édouard.) Le commandant désire causer avec toi... d'affaires... sérieuses... Je vous laisse ensemble... (Se retournant vers Boisgontier.) Eh bien! mon petit Boisgontier, que faites-vous donc là?.. Seriez-vous encore au collège? Vous avez l'air d'apprendre votre leçon.

BOISGONTIER.

Moi? Du tout... c'est une lecture...

M. DE POMENARS.

Allons, venez avec moi!..

BOISGONTIER, en sortant.

Vous ne savez pas... j'adore une petite comtesse allemande...

M. DE POMENARS.

Ah bah!

BOISGONTIER.

Et je crois qu'elle m'aime...

M. DE POMENARS.

Venez, venez... vous me conterez cela.

(Ils sortent.)

## SCÈNE IX.

ÉDOUARD, GARNIER.

ÉDOUARD.

Eh bien ! commandant, quelles sont donc ces affaires sérieuses ?.. Mon oncle, toujours si indulgent, m'effraie avec son ton sévère !

GARNIER, allant prendre un siège et invitant Édouard à en faire autant.

Mon cher ami, si je n'avais pas retrouvé en vous un ancien compagnon de plaisirs, j'aurais fait comme votre oncle... car la démarche que j'entreprends est très grave. Ne sachant pas trop qui j'allais rencontrer, je ne vous cacherai pas que j'avais apporté mes armes... mais nous sommes tous les deux faits pour nous entendre, et je vous prie de m'écouter... Je vous prévient cependant qu'il m'est impossible de ne pas réussir dans ma négociation. Si vous refusez de me satisfaire, je me verrais obligé de vous proposer un coup d'épée... Ça me ferait infiniment de chagrin, mais, comme il faut choisir entre donner et recevoir... je préfère donner ! Cela tient à la générosité de mon caractère !.. (Il s'assied.)

ÉDOUARD, s'asseyant aussi.

Quel préambule ! Est-ce que nous allons jouer un drame ?..

GARNIER.

Je n'en sais trop rien ; ça dépendra du dénouement ! Je suis le cousin de M<sup>lle</sup> Passerot.

ÉDOUARD.

Vous ?

GARNIER.

Oui, moi... Est-ce que je n'ai pas l'air d'un cousin ?.. Mon cher ami... au moment où l'on se réunit à Paris pour vous recevoir, vous venez à Boulogne ; cest ce qu'on appelle, en terme de troupiers, brûler la politesse ! C'est peu galant pour ces dames... et, pour moi, ce n'est pas très convenable, car, enfin, je suis un grand parent... et vous savez que, dans les familles... la susceptibilité, l'honneur !.. Tenez... j'aime mieux vous dire ça tout bonnement... parce que la morale... je la respecte... mais je ne suis pas très fort... ni vous non plus, n'est-ce pas ?

ÉDOUARD.

J'avoue que je préfère...

GARNIER.

J'en étais sûr !.. Dites donc... si nous prenions quelque chose ?.. (Reprenant le ton grave.) Cependant mon devoir m'oblige de vous dire qu'une parole donnée est sacrée... et qu'à notre âge on doit avoir une conduite... parce que les femmes... les femmes !.. En avez-vous de jolies ici ?.. Hein ?.. Ah ça ! j'espère que vous me mettez au courant... C'est que j'arrive d'Afrique, et je meurs d'envie de me rattraper !..

(A part, se remettant.) Je m'oublie !.. (Haut.) Voyons... finissons-en tout de suite... parce que tant que nous ne serons pas d'accord, ça me gênera... Ce mariage avec ma cousine vous fait donc peur ? Célestine est une charmante personne, fort bien dotée, et je vous engage là, en bon ami, à ne pas sacrifier votre avenir à une folle passion !

ÉDOUARD.

Que voulez-vous dire, commandant ? Je ne vous comprends pas !

GARNIER.

Ah ça ! est-ce que vous allez feindre avec moi ? Ne sait-on pas que M<sup>me</sup> de Flavières...

ÉDOUARD, vivement.

Ah ! commandant, quelle calomnie !..

GARNIER.

Est-ce que nous allons faire de la diplomatie, hein ?..

ÉDOUARD, à part.

Au fait, c'est un bon garçon, franc, sincère... la loyauté même... (Haut.) Eh bien ! commandant, je vais vous faire une confidence...

GARNIER.

N'ayez pas peur, allez... Ce qui entre là resto là... aux arrêts forcés pour toujours...

ÉDOUARD, d'un ton très confidentiel.

Eh bien ! ce mariage la tuerait !..

GARNIER, froidement.

Vous n'auriez pas un cigare sur vous ?.. (Il se lève en riant.) Parole d'honneur, ça me donne des palpitations, ces croyances-là ?..

ÉDOUARD, qui s'est levé aussi.

Oh ! j'en suis sûr... elle ne se plaindrait pas... mais elle...

GARNIER.

Elle en mourrait, n'est-il pas vrai ?.. Vous êtes bien jeune !

Aria : Le Luth saint.

Si vous étiez, mon cher, seul ici-bas,  
Votre abandon causerait son trépas !  
Mais, Dieu merci ! la terre est encor bien garnie !  
Croyez-moi, d'autres soins la rendront à la vie ;  
Tant qu'il reste quelqu'un pour la trouver jolie,  
La femme ne meurt pas !

ÉDOUARD.

Commandant, chacun a sa manière de sentir. Il est de ces femmes... à l'âme élevée, au cœur noble, que tous les hommes n'ont pas le bonheur de rencontrer ! Et je conçois que parmi vos conquêtes de garnison...

GARNIER, piqué.

Mes conquêtes de garnison ! Qu'entendez-vous par là ?

ÉDOUARD.

Je serais désolé de vous offenser, mais vous autres militaires... vous n'entendez rien aux grandes passions !

GARNIER.

Et vous êtes donc bien forts, vous autres, qui faites votre cours de sentiment au fort de...

**Club**, dans une course au clocher, ou aux coulisses de l'Opéra ! Quand vous avez monté un cheval anglais, promené une lionne au Bois, déchiré des gants jaunes, et effeuillé des camélias, vous vous figurez être des Saint-Preux, des Werther !.. Eh bien ! je vais vous prouver, moi, que, malgré ma philosophie... mes longues moustaches et mes éperons, je porte un cœur... bien cuirassé, il est vrai... mais qui renferme encore plus de sang brûlant qu'il n'en circule dans toutes vos veines !.. Vous voyez bien ce crêpe à mon chapeau ?.. C'est celui d'une d'une femme morte d'amour pour moi !..

ÉDOUARD.

Pas possible !

GARNIER.

Oh ! ne plaisantons pas... s'il vous plaît ! Il y a six ans, à Lyon... je fis connaissance d'une femme... un ange !.. des yeux noirs, des cheveux bruns !..

ÉDOUARD.

Elle était brune !.. comme elle !..

GARNIER.

Ah ! la vôtre est brune aussi ?.. J'aime assez cette couleur-là... Tiens, voilà que je soupire... Ça vous étonne, n'est-ce pas ?.. Ah ! c'est que j'en étais amoureux !.. amoureux... comme un tigre !.. Élise demeurait... La vôtre ne s'appelle pas Élise ?..

ÉDOUARD.

Non... Eudoxie !..

GARNIER.

Tiens, Eudoxie... J'en ai connu une à Alger... une limonadière !.. Élise demeurait à la campagne, et, là, vous qui parlez de grandes passions, nous nous promenions au clair de lune... Je déclamais des vers de Lamartine... que je savais par cœur... Oui, mon cher, Lamartine, par cœur !.. La preuve, c'est qu'au lieu de la théorie, je récitais à mon capitaine des fragmens d'épique... et il me consignait pour vingt-quatre heures...

ÉDOUARD.

Ce qui vous ramenait sur la terre ?

GARNIER.

Ah bah !.. je me serais fait fusiller plutôt que de n'y pas penser !.. Mais, un matin, la scène change... Je vois entrer dans ma chambre... un monsieur fort poli... qui me prévient qu'il est instruit de tout... c'était le mari !.. et qui m'invite à le suivre. Au bout de deux heures, on me ramenait avec six pouces de fer dans le côté !

ÉDOUARD.

Ah ! diable !

GARNIER.

C'est justement ce que j'eus la force de dire en recevant le coup... « Ah diable !.. » bien appliqué : un bon tireur, et regardant un duel comme une partie de plaisir !.. Deux mois après, sur l'ordre du ministre, j'arrivais en Afrique, dans un régiment de chasseurs...

ÉDOUARD.

Et vous ne la revîtes pas ?

GARNIER.

Si, avant de partir ! Ma présence lui causa

une cruelle émotion, car le mari se figurait m'avoir tué ! Ah ! mon ami, imaginez-vous une femme pâle... amaigrie... perdue... et qui me dit en sanglotant... vous savez, comme font les femmes... le mouchoir dans la main gauche, et elles partent de l'œil droit... Elle me dit : « Si je n'en meurs pas, Théodule... » je m'appelle Théodule... « J'en deviendrai folle ! » Folle, elle l'était déjà de moi !.. Morte, c'est plus sûr... Aussi, vous voyez, mon ami ! (Il lui montre son crêpe. Soupissant.) Oh ! Élise, attends-moi... Je te rejoindrai... tôt ou tard !

ÉDOUARD.

Je vois, mon cher commandant, que vous pouvez me comprendre !

GARNIER.

Il faut que je vous prouve complètement ma sensibilité à cette époque... (Allant à la fenêtre.) Voyez-vous cette ?.. Non, ce soir... je vous la montrerai... Figurez-vous qu'elle m'avait choisi une étoile !..

ÉDOUARD.

Une étoile ?

GARNIER.

Ça doit vous sembler parfaitement ridicule ?

ÉDOUARD.

Du tout, commandant... et, s'il faut vous l'avouer... j'en ai une aussi qu'Eudoxie m'a choisie...

GARNIER.

Bravo !.. (Avec expansion.) Avouez que les femmes ont des idées fièrement gentilles quand elles aiment !

ÉDOUARD.

Convenez aussi, puisque vous avez eu le bonheur d'en trouver une, que ces femmes-là, on ne les oublie pas !

GARNIER, avec sensibilité.

Ah ! ah !.. (Se remettant sur-le-champ.) On doit les oublier !.. (A part.) Diable ! je m'oublie... je m'oublie !.. (Haut.) D'ailleurs, on ne trouve une Élise qu'une fois... Et je suis sûr que vous craindrez la colère de votre oncle et notre juste mécontentement ! Voyons... ma cousine a votre parole... vous avez la sienne !

ÉDOUARD.

Jamais... Vous venez de me prouver que je ne suis pas un fou, un exalté... Vous aussi... vous avez ressenti un amour véritable !..

GARNIER, à part.

J'ai fait un joli coup ! Maudit bavard ! (Haut.) Mais, à présent, nous parlons raison... Oui ou non, voulez-vous épouser ?..

ÉDOUARD.

Non... Eudoxie n'y survivrait pas !

GARNIER, haussant les épaules.

Allons donc.

ÉDOUARD.

Vous croyez donc que c'est pour vous seul que les femmes...

GARNIER.

C'est un malheur... mais c'est comme ça !..

ÉDOUARD, à part.

Triple fat !.. (Haut.) Voilà mon dernier mot : je regrette vivement de renoncer à l'honneur d'être votre parent ; mais, dùt mon oncle me déshériter, veuillez lui dire qu'excepté de consentir à ce mariage, je suis toujours prêt à lui prouver mon respect et mon dévouement. Adieu, adieu, commandant !

ENSEMBLE.

Aix :

ÉDOUARD.

Si c'est une folie,  
Commandant, plaiguez-moi !  
De l'amour qui me lie,  
Je respecte la loi !

GARNIER.

D'une telle folie  
Subirez-vous la loi ?  
Ma cousine est jolle ;  
Suivez-nous, croyez-moi !

(Édouard sort.)

## SCÈNE X.

GARNIER, seul, puis M. DE POMENARS.

GARNIER.

C'est bien fait.. Au lieu de le sermonner, de le convaincre... ce mot de conquête de garnison pique ma susceptibilité... et je me mets à lui raconter... à lui fournir des armes contre moi ! Elle est donc bien belle, cette M<sup>me</sup> de Flavères, pour que ce jeune étourdi brave ainsi la menace de son oncle ?.. Elle est donc...

M. DE POMENARS, entrant.

Eh bien !.. commandant, où en sommes-nous ?..

GARNIER.

Refus absolu !.. C'est un roc ; il est fasciné, ensorcelé !

M. DE POMENARS.

Ah ! c'est comme ça ?.. Ah ! je cherche mon drôle à Paris !.. Il me force de venir le relancer ici en poste, et sans manger ! (A part.) Je ne parle pas de mes rhumatismes, qui me font souffrir en diable !.. (Haut.) Et il refuse... Je le déshérite !

GARNIER.

Ah ! Pomenars ! Pomenars !..

M. DE POMENARS.

Eh bien ! non... je ne le déshérite pas... j'ai une autre vengeance toute prête : je me marie à sa place ; c'est moi qui épouserai !

GARNIER.

C'est peut-être une idée ?..

M. DE POMENARS.

Comment, si c'en est une !.. Je m'en flatte... (Il va se regarder dans la glace.) Je suis encore très présentable !

GARNIER, à part.

Tiens ! mais, c'est un bon parti pour la vieille Passerot... ça !..

M. DE POMENARS.

Vous m'appuierez, n'est-ce pas ?.. vous me trouvez peut-être un peu âgé ?..

GARNIER.

Mais, non... ça se balance... très bien !..

M. DE POMENARS.

Vous me flattez... allons, vous me flattez !

GARNIER.

Quand vous auriez quelque chose de plus !.. il faut ça chez un homme...

M. DE POMENARS.

Eh bien ! je suis enchanté de vous voir ainsi. (A part.) La petite est bien jeune ; mais, avec des bijoux, des toilettes, des promenades au Bois, j'en viendrai à bout !

GARNIER.

Au fait, ça m'amusera de marier ma tante !..

M. DE POMENARS.

Comment ! votre tante !.. Vous parlez de la vieille Passerot ?..

GARNIER.

Certainement... Est-ce que, par exemple, vous vouliez épouser ma cousine ?.. (Il rit aux éclats.) En voilà une idée !

M. DE POMENARS, blessé.

M. Garnier ! M. Garnier !.. savez-vous ?.. (Se ravisant et se mettant aussi à rire.) Allons !.. tenez... vous aviez raison de rire !.. Dites donc, commandant ?

GARNIER.

Qu'est-ce que c'est ?

M. DE POMENARS.

Une autre idée !..

GARNIER.

Voyons celle-là... pourvu qu'elle vaille mieux que la précédente !..

M. DE POMENARS.

Chez M<sup>me</sup> de Flavères, après deux années d'hommages, de soins assidus, ce ne peut plus être qu'une question d'amour-propre. L'amour d'Édouard flatte sa vanité... Quoique très jolie certainement, s'il se mariait, elle craindrait peut-être... vous comprenez ?

GARNIER.

Pas trop. Où voulez-vous en venir ?

M. DE POMENARS.

Si quelqu'un s'emparait du cœur de M<sup>me</sup> de Flavères... J'y avais bien songé moi-même... (Garnier le regarde en riant.) Mais quelques propos tenus sur son compte... Elle me déteste... Tandis que quelqu'un en position de plaire, d'être accueilli... (Garnier arrange sa cravate.) Édouard serait détroné... Alors le dépit, la colère... enfin, il serait tout à nous... et s'éloignerait de son infidèle... Je veux vous décider à faire la cour à M<sup>me</sup> de Flavères...

GARNIER.

Moi !.. Continuez, continuez... je vous en prie, vous êtes en veine.

M. DE POMENARS.

Vous vous êtes fait en garnison une réputation d'irrésistible!

GARNIER.

Mais, non, je vous assure... Je suis trop timide.

M. DE POMENARS.

Laissez donc! En avez-vous fait de ces malheureuses!

GARNIER, se renversant en arrière, avec fatuité.

On vous l'a dit? on vous l'a dit?

M. DE POMENARS.

Parbleu!.. Comment diable vous y prenez-vous?

GARNIER.

Je n'en sais rien, foi d'homme; c'est dans le naturel!.. Il y en a qui se mettent en trente-six, pas moyen. Nous autres, ça vient d'un je ne sais quoi! c'est dans l'œil... On a un scélérat de regard, un monstre de sourire!.. ça ne peut pas se peindre à froid, il faut pratiquer... S'il y avait là une femme, vous verriez ça!.. Je ne sais pas, mais je me sens en train.

M. DE POMENARS.

Vous êtes capable de...

GARNIER.

Je m'en flatte.

M. DE POMENARS.

Vous qui avez fait mourir une femme d'amour!

GARNIER.

Je m'en flatte encore! Topez là, marché conclu! L'idée est bonne... un clou chasse l'autre... Mettez-moi en présence de la belle!

M. DE POMENARS.

Justement, je l'entends... Je vais vous présenter à elle! Allons, commandant, sous les armes! il faut réussir à tout prix! Je tenterai la partie après vous, si vous échouez!

GARNIER.

Plait-il?

M. DE POMENARS.

Si vous échouez...

GARNIER, à part.

Il l'avait, ma foi, dit : si j'échoue! Vieux lion délabré, va!

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

M. DE POMENARS, bas, à Garnier.  
Garde à vous!

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES, entrant, à part.

Boisgontier vient de m'apprendre que M. de Pomenars était arrivé... et, avec lui, le cousin de Célestine!..

M. DE POMENARS.

Eh! bonjour, belle dame! (Il lui baise la main. A part.) Mon ennemie intime!.. (Haut.) On vient de me dire à l'instant que vous étiez ici. C'est

une véritable bonne fortune pour nous... Permettez-moi, madame, de vous présenter un de mes amis... (Il va chercher Garnier qui s'ajuste devant la glace. Bas, à Garnier.) Allons, et tâchons de produire de l'effet. (Haut, à M<sup>me</sup> de Flavières, lui présentant Garnier.) Monsieur le commandant Garnier!

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES, reconnaissant Garnier, à part.  
Ciel!

GARNIER, interdit, à part.

Élise!

M. DE POMENARS, à part.

Bravo! Quel gaillard!.. il produit de l'effet à première vue!

GARNIER, à M<sup>me</sup> de Flavières, qui cherche à cacher son trouble.

Mad... madame!..

M. DE POMENARS, bas, à Garnier.

C'est prodigieux, mon cher!.. (A part.) Oh! il joue l'émotion!.. C'est très adroit... (Bas.) Allez donc!.. (A M<sup>me</sup> de Flavières.) Madame...

GARNIER, à part.

C'est elle... elle vivante... et sous le nom de M<sup>me</sup> de Flavières!.. Sans doute Champagnoux est mort, et elle s'est remariée!

GARNIER, bas, à Pomenars qui est revenu près de lui.

Laissez-nous! laissez-nous!..

M. DE POMENARS.

Je comprends! (A part.) Je ne l'aurais pas cru de cette force-là! (A Garnier.) Très bien, commandant, oh! parfait! parfait!.. c'est superbe! (Il sort.)

## SCÈNE XII.

GARNIER, M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

GARNIER.

Vous n'êtes donc pas morte!

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

Monsieur!

GARNIER.

Élise, vous êtes vivante, et vous m'appellez monsieur!

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES, à part.

Si mon mari...

GARNIER.

Vous n'êtes pas morte!.. (A part.) Mais c'est une infamie! car, enfin, je m'étais fait à cette idée-là! j'en avais le droit! (Haut.) Je porte votre deuil depuis cinq ans, de confiance!.. Ah! Madame, c'est peu délicat!

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

Mais, Monsieur!..

GARNIER.

Je m'appelle Théodule; mais vous pourriez vous tromper, vous pourriez dire: Édouard!

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

Arrêtez!..



GARNIER.

Oh ! je sais tout !

M<sup>ME</sup> DE FLAVIÈRES, à part.

Allons... pour mon repos... pour celui de Célestine... il le faut ! (Haut.) Vous ne savez rien... On m'aura calomniée... Si j'ai résisté à tant de souffrances, croyez-vous que mes souvenirs m'aient abandonnée ?..

GARNIER.

Elise ! (A part.) Voilà que je faiblis !..

M<sup>ME</sup> DE FLAVIÈRES.

Je l'avoue, la présence de M. de Sergy à Boulogne a pu faire soupçonner !.. Mais je vais vous dire mon secret !.. à vous seul !

GARNIER.

A moi seul !.. Elise, seriez-vous heureuse de me revoir ?

M<sup>ME</sup> DE FLAVIÈRES.

Plus bas, de grace...

GARNIER, baissant la voix.

Oui, oui ! votre mari pourrait entendre... car vous êtes remarquée... Quel homme est-ce que ce M. de Flavières ?

M<sup>ME</sup> DE FLAVIÈRES.

Plus tard, je vous dirai... Mais pour l'instant, écoutez-moi : M. de Pomenars... que je déteste ! aura imaginé sans doute que j'étais la seule cause de la présence de son neveu à Boulogne ! Cela est vrai, mais non pas comme vous avez pu le supposer... Voici la vérité : Célestine, votre cousine, aime en secret un jeune homme nommé Charles Desmares ; voici ce qu'elle a écrit pour vous ! (Elle lui remet une lettre.)

GARNIER, parcourant la lettre des yeux.

Pauvre petite cousine ! quelle naïveté !.. quel bon petit cœur !.. Vous le savez, Elise, je suis fait pour comprendre l'amour vrai... l'amour pur... (Se remettant à lire.) Oui... en effet... (Lisant tout haut.) « J'ai supplié M<sup>ME</sup> de Flavières de faire tous ses efforts pour retenir M. Édouard loin de Paris. »

M<sup>ME</sup> DE FLAVIÈRES.

Eh bien ! vous trompais-je ?

GARNIER, d'un ton sévère.

Mais ce que m'a assuré M. de Pomenars... Édouard lui-même qui m'a dit...

M<sup>ME</sup> DE FLAVIÈRES, vivement.

Qui vous a dit ?..

GARNIER.

Que vous lui aviez choisi... une étoile ?..

M<sup>ME</sup> DE FLAVIÈRES, à part.

Oh ! Édouard !..

GARNIER.

Si cela était, je...

M<sup>ME</sup> DE FLAVIÈRES.

Pouvez-vous croire ?..

GARNIER, à part.

Est-ce qu'il aurait voulu me mystifier !.. (Haut.) Vous souvenez-vous de la miennne, Elise ! celle que vous m'avez donnée en 1835, à côté de la grande Ourse ?..

M<sup>ME</sup> DE FLAVIÈRES, à part.

Quel supplice !

GARNIER.

Vous êtes émue, je le vois... Eh bien ! Elise, pardonnez-moi mes soupçons !.. Je comprends votre générosité... Je veux me joindre à vous... Malgré son oncle, Édouard restera ici, à Boulogne... (Avec âme et mystérieusement.) Elise, nous sommes seuls. (Mettant la main sur son cœur.) Tout le passé est là ; tout mon avenir t'appartient !.. Je t'ai pleurée, Elise, je t'ai pleurée en quittant Lyon ; je t'ai pleurée à Avignon ; je t'ai pleurée à Toulon ; je t'ai pleurée en Afrique, le soir surtout... et il me semblait te voir dans mon étoile, à côté de la grande Ourse !..

M<sup>ME</sup> DE FLAVIÈRES.

Je tremble, on peut venir !

GARNIER.

Un mot... un seul !.. J'ai étudié, étant jeune, Elise !.. j'ai appris le latin, j'ai appris le grec, j'ai appris l'histoire ancienne... j'ai... j'ai tout désappris !.. Mais, avec toi, j'ai appris Lamartine, et je le sais toujours... tu vas voir, deux volumes entiers par cœur !.. (Récitant.)

« Conduis-moi, chère Elvire, et soutiens ton amant !.. »

« Je veux voir le soleil... »

(Il se rappelle plus et répète.)

« Je veux voir le soleil... »

M<sup>ME</sup> DE FLAVIÈRES.

Oui, je le vois, vous avez la mémoire...

GARNIER.

Du cœur... Elise... du cœur !

M<sup>ME</sup> DE FLAVIÈRES.

Laissez-moi seule... et songez que la plus grande discrétion !..

GARNIER.

Soyez tranquille... le mystère, c'est mon fort... (Bas.) Au revoir. (Mettant un doigt sur ses lèvres.) Chut ! (A M. de Pomenars, qu'il rencontre au fond.) La place est imprenable... repoussé avec perte... À votre tour, mon vieux, essayez ! (Revenant, bas, à M<sup>ME</sup> de Flavières.) Je vais attendre avec impatience l'heure de la grande Ourse !

(Il sort vivement.)

## SCÈNE XIII.

M<sup>ME</sup> DE FLAVIÈRES, M. DE POMENARS.

M. DE POMENARS.

Madame ! (A part.) Tâchons d'en sortir... sans risquer la déclaration... Il y a si long-temps que je n'ai exercé... (Haut.) Madame, vous pouvez me rendre un grand service...

M<sup>ME</sup> DE FLAVIÈRES, s'asseyant.

Je serais assez heureuse ?.. Parlez, Monsieur !

M. DE POMENARS.

Vous le savez, je veux marier Édouard... Ce mariage doit se conclure à Paris... mais... vous êtes ici...

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES, blessée.

Monsieur ?

M. DE POMENARS.

Il refuse le parti brillant qui lui est offert... et vous seule, Madame, pouvez obtenir de lui le sacrifice qu'exige son avenir...

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

Dans ce discours, Monsieur, je devrais, sans doute, voir une offense... Rassurez-vous... je veux bien n'y voir qu'une méprise. Moi, parler à M. de Sergy de son avenir !.. Mais je n'ai nullement le droit de lui offrir mes conseils... (Avec beaucoup d'ironie.) Vous allez, je crois, me prodiguer les vôtres ?.. C'est une bonté dont je vous sais gré... mais vous me permettez de n'en pas abuser plus long-temps...

(Elle se lève et veut sortir.)

M. DE POMENARS, la retenant.

Voyons, Madame, parlons raison. Si Édouard ne se marie pas aujourd'hui, il se mariera demain, dans huit jours... dans un an... dans dix, si vous voulez... mais, enfin, il se mariera.

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

Mais, encore une fois, Monsieur !..

M. DE POMENARS.

Oh ! vous le savez aussi bien que moi ! (Avec une fatuité sentimentale.) Tout en restant fidèle à ses devoirs, le cœur peut s'éprendre... Sympathie bien douloureuse, quand celui qui l'inspire est trop jeune pour offrir des gages de stabilité !.. tandis qu'avec un homme dont la maturité rassurante... dont l'âme toujours jeune, toujours brûlante... (Haut.) Me voilà en plein dans la déclaration ! (Il arrange ses cheveux.) J'ai trente-huit ans !

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES, à part, l'observant avec curiosité.

Où veut-il en venir ? Oh ! si je pouvais me venger de lui !.. (Haut.) Ces réflexions sont trop vraies !.. Nous autres, pauvres femmes... nous nous trompons souvent d'une manière irréparable !

M. DE POMENARS, avec chaleur.

Irréparable !.. A votre âge... (Se reprenant.) à notre âge, est-il quelque chose d'irréparable ?.. Est-ce que le cœur... l'âme... l'imagination... les émotions ?.. (A part.) C'est fini, me voilà lancé !

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

Achievez, Monsieur... Répondez-moi. Est-ce uniquement par intérêt pour M. de Sergy que vous tenez tant à ce mariage ?..

M. DE POMENARS, avec entrainement.

Si j'avais un autre motif, me le pardonneriez-vous ? (A part.) Ah ça ! mais c'est que j'y vais... j'y vais sérieusement !

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

Pour pardonner, il faudrait connaître l'offense.

M. DE POMENARS.

L'offense ? Ne l'avez-vous pas devinée ? Le bonheur d'Édouard me désespère ; j'en suis jaloux !

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

Jaloux !.. Il me semblait que, pour être jaloux, il fallait d'abord être amoureux.

M. DE POMENARS.

Ara du Frère de lait.

Si je l'étais !..

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

Monsieur, quelle ironie !

Un tel honneur pourrait m'appartenir !

M. DE POMENARS.

Ah ! je le vois, vous blâmez ma folie ! De votre aspect vous allez me bannir ! Que loin de vous votre rigueur m'exile... Oui, votre image ici vint se graver... Enfin, Madame, à vos pieds... -

(Il se jette à genoux. A part.)

Imbécille !

Je ne pourrai jamais me relever !

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES. Elle sonne. — A un domestique qui paraît.

Prévenez mon mari que M. de Pomenars désire lui parler !

(Au moment où le domestique se dirige vers l'appartement à droite, M. de Flavières en sort.)

M. DE POMENARS, à part.

Je suis pris !

(Il fait de vains efforts pour se relever.)

#### SCÈNE XIV.

M. DE POMENARS, M. DE FLAVIÈRES,  
M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

M. DE FLAVIÈRES, au fond.

Aux genoux de ma femme ! quelle audace !

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES, à son mari, pendant que M. de Pomenars essaie en vain de se relever.

Vous voyez, Monsieur, comment j'accueille les soupirans !.. (A M. de Pomenars.) Je vous dois des remerciemens, Monsieur... j'étais triste... souffrante... Vous m'avez guérie : il y a bien long-temps que je n'ai passé une heure aussi amusante ! (Elle sort en riant.)

#### SCÈNE XV.

M. DE FLAVIÈRES, M. DE POMENARS.

M. DE POMENARS, à part, et toujours à genoux.

C'est que je n'en viendrai pas à bout !.. Je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui...

M. DE FLAVIÈRES, d'un ton très doux.

Attendez... je vais vous aider ! (Il lui tend la main et le relève obligeamment. Prenant subitement le ton courroucé.) Maintenant, Monsieur, m'expliquez-vous cet état de gêne ?.. Je ne pense pas que ce soit votre position habituelle.

M. DE POMENARS, à part.

Que dire ? (Haut.) C'est que j'étais venu !..

M. DE FLAVIÈRES.

Vous étiez venu ?..

M. DE POMENARS, frappé d'une idée, vivement.

Souhaiter à M<sup>me</sup> de Flavières sa fête, et lui offrir ce bouquet.

(Il montre le bouquet de Boisgontier, qui est dans le vase sur le guéridon.)

M. DE FLAVIÈRES.

Permettez, Monsieur... permettez... Ainsi que l'a dit Boileau, dans son vers fameux : « Le vrai peut jusqu'à un certain point être dénué de toute vraisemblance. » Mais ce que vous me faites l'honneur de me dire, n'en offre aucune... Je ne sache point que ce soit aujourd'hui la sainte Élise ou la sainte Eudoxie !

M. DE POMENARS.

Je croyais à M<sup>me</sup> de Flavières un autre prénom, et le calendrier...

M. DE FLAVIÈRES.

C'est aujourd'hui la Sainte-Barbe!.. (Allant au guéridon.) Supposiez-vous donc que ma femme ?.. (Prenant le bouquet dans le vase.) Vous dites donc que vous étiez venu apporter ce bouquet ?..

M. DE POMENARS.

Pour le bal de ce soir !.. Galanterie bien innocente...

M. DE FLAVIÈRES, découvrant un papier dans le bouquet, et le tirant.

Bien innocente, en effet!.. Ce billet glissé parmi ces fleurs!..

M. DE POMENARS, à part.

Ah bah ! c'est fait pour moi ces choses-là !

M. DE FLAVIÈRES, dépliant le papier et lisant.

« Amour pour la vie ! »

M. DE POMENARS, à part.

C'est inouï!.. cet homme va m'assommer !

M. DE FLAVIÈRES.

Monsieur, feindrez-vous encore ? « Amour pour la vie ! » Est ce aussi pour souhaiter sa fête à M<sup>me</sup> de Flavières, que vous lui adressiez ce vers de M. de Bernis ?

M. DE POMENARS, embarrassé.

Mais, je vous proteste, Monsieur !

M. DE FLAVIÈRES, vivement.

Je n'écoute rien ! (A part.) Je tiens mon duel, et je ne le laisserai pas échapper. (Haut.) Vous me ferez raison de cette insulte !

M. DE POMENARS.

Mais, encore une fois...

M. DE FLAVIÈRES.

Il me faut une réparation... Je suis l'offensé : je choisis l'épée.

M. DE POMENARS, à part.

Je suis un homme mort !

M. DE FLAVIÈRES.

Je vous crois homme de cœur... à moins que...

M. DE POMENARS.

Monsieur !

M. DE FLAVIÈRES, lui offrant du tabac.

Demain matin, à sept heures !

M. DE POMENARS, à part.

Allons, il le faut... Maudit bouquet ! (Haut.)

Eh bien ! Monsieur, à sept heures ! (A part.)

Quel homme !.. quel homme !

M. DE FLAVIÈRES, ironiquement.

Ah ! ah ! « Amour pour la vie. » Eh bien ! Monsieur, nous ferons en sorte que cet amour-là n'ar-

rive pas jusqu'à la caducité!.. nous tâcherons, Monsieur, nous tâcherons!..

## SCÈNE XVI.

M. DE FLAVIÈRES, M. DE POMENARS, GARNIER, arrivant au fond.

M. DE POMENARS, à part.

Je vais prévenir mon neveu ! car, enfin, c'est pour lui... (Il aperçoit Garnier.) Ah ! mon cher commandant !

GARNIER.

Eh ! qu'avez-vous donc, mon cher de Pomenars ?

M. DE POMENARS, à part.

Je suis sauvé... un militaire pour mon second... ça va l'intimider ! (A M. de Flavières, lui montrant Garnier.) Voici mon témoin.

M. DE FLAVIÈRES, reculant de surprise à la vue de Garnier. A part.

Le lieutenant de Lyon !

GARNIER, stupéfait à la vue de M. de Flavières.

A part.

Champagneux !

M. DE POMENARS, à part, les observant.

Qu'est-ce qu'ils ont donc ?..

M. DE FLAVIÈRES, à Garnier.

Ah ! ça, vous n'êtes donc pas mort ?..

GARNIER.

Vous le voyez bien... ce n'est pas votre faute... Mais m'expliquez-vous, M. Champagneux ?..

M. DE FLAVIÈRES, l'interrompant vivement, bas.

De Flavières, s'il vous plaît, une terre de cent mille écus, rapportant deux pour cent, à cause de vous ! Le Champagneux de Lyon n'existe plus, et je vous engage à ne point le ressusciter.

M. DE POMENARS, bas, à Garnier.

Vous vous connaissez donc ?

GARNIER, vivement, bas.

Du tout ! du tout !

M. DE FLAVIÈRES, bas à Garnier.

J'ignore comment vous avez su que j'étais ici. Je vous dois une revanche ; vous venez sans doute me la demander... c'est trop juste. Je suis retenu pour demain à sept heures. (Montrant M. de Pomenars.) par Monsieur : A dix heures, je vous attendrai... car il faut que l'un de nous deux disparaisse !..

GARNIER, bas, très froidement.

C'est bien, Monsieur, c'est bien !

M. DE FLAVIÈRES, bas.

Demain, à dix heures, comptez sur moi ! (Bas à M. de Pomenars.) Demain, à sept heures, je compte sur vous!.. (A part.) Cet homme ici ! Peut-être est-il d'intelligence avec ma femme?.. Je vais la trouver... je veux tout savoir... Oh ! maintenant, je suis sûr de me battre ! ça m'en fait deux!..

ENSEMBLE.

Air de la valse de Robin des Bois.

Je sens reverdir mon courage !

J'avais besoin de ces dévils

Il le fallait pour mon ménage...!

Cela fera bien à Paris.

M. DE POMENARS, à part.

Maudit neveu ! maudit voyage !  
Des querelles et des défits !  
Fallait-il, pour un tel tapage,  
Quitter le café de Paris ?

GARNIER, à part.

Ma foi, c'est un joli voyage !  
Des querelles et des défits !  
On connaît, pardieu ! mon courage ;  
Mais j'aimerais autant Paris !

(M. de Flavières entre à droite.)

\*\*\*\*\*

### SCÈNE XVII.

GARNIER, M. DE POMENARS.

M. DE POMENARS, à part, regardant Garnier.  
Je m'y perds, moi !

GARNIER, à part.

Ce M. de Flavières ! ce second mari, c'était lui !.. et me voilà encore une fois entre les mains d'un diable d'homme ! Ce n'est cependant pas pour ça que j'ai demandé un congé ! j'aimerais mieux douze bédouins ! (Regardant de Pomenars.) Et ce pauvre de Pomenars !.. (Haut.) Ah ça ! vous allez donc vous battre avec cet enragé ?..

M. DE POMENARS.

Eh ! certainement !.. il m'a surpris aux pieds de sa femme... il n'a voulu rien entendre... C'est un démon !..

GARNIER, lui pressant les mains.

Mon pauvre ami ! (Il s'essuie les yeux.)

M. DE POMENARS.

Qu'avez-vous donc ?

GARNIER.

Si vous voulez déshériter votre neveu, vous n'avez pas de temps à perdre... Faites vos dispositions...

M. DE POMENARS, effrayé.

Ah ça ! mais, vous le connaissez ?..

GARNIER.

Je vous dis que non...

M. DE POMENARS.

Ah ! par exemple, c'est trop fort !..

GARNIER.

Si encore je me battais avant vous !.. je le tuerais peut-être... Mais, non : vous, à sept heures... moi, à dix... je ne pourrai que venger votre trépas !.. (Lui prenant la main.) Mon pauvre ami !.. je ferai de mon mieux, comptez-y !..

M. DE POMENARS, tremblant.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !..

GARNIER.

C'est dommage... vous aviez encore de belles années à espérer !..

M. DE POMENARS.

Ah ça ! mais, vous vous battez donc aussi ?..

GARNIER.

Sans doute !..

M. DE POMENARS, criant.

Mais, alors, vous le connaissez ?..

GARNIER.

Pas du tout !

M. DE POMENARS, s'exclamant.

Ah !..

GARNIER, à part.

Si je parle, on va savoir que cette femme

est morte d'amour pour moi se porte parfaitement bien... je deviens ridicule... avec mon crêpe !..

M. DE POMENARS.

Commandant, vous me direz... Ah ! voici Édouard... il va m'aider...

\*\*\*\*\*

### SCÈNE XVIII.

M. DE POMENARS, GARNIER, ÉDOUARD.

M. DE POMENARS, à Édouard, qui entre.  
Figure-toi que M. de Flavières et Garnier...

ÉDOUARD.

Eh bien ?

M. DE POMENARS.

Ils se connaissent...

ÉDOUARD.

En vérité ?..

M. DE POMENARS.

Ils sont restés pétrifiés vis-à-vis l'un de l'autre.

ÉDOUARD.

Il se pourrait !..

GARNIER, très contrarié, vivement.

M. de Pomenars, mais, à quoi bon ?..

M. DE POMENARS.

Laissez-moi donc !.. Je veux parler, moi !.. Flavières lui a demandé s'il n'était pas mort... et le commandant l'a appelé Champagneux, Champagnolle, Champi... comprends-tu ?

ÉDOUARD.

Pas du tout... (A part.) Que diable cela veut-il dire ?.. (A Garnier.) Nous expliquerez-vous...

M. DE POMENARS.

Voyons, parlez !..

GARNIER.

Ne m'interrogez pas !.. (Regardant vers l'appartement de M<sup>me</sup> de Flavières.) C'est elle... Venez... vous allez tout apprendre... oui, tout ! (A part.) Je veux être pendu si je leur dis un mot.

(Ils sortent tous les trois.)

\*\*\*\*\*

### SCÈNE XIX.

M. DE FLAVIÈRES, M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES, en robe de bal.

Monsieur, me voici prête pour le bal : avez-vous l'intention de me retenir par une scène aussi injuste ?..

M. DE FLAVIÈRES.

Injuste !

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

Où, Monsieur, injuste !.. M. Garnier est le cousin de M<sup>lle</sup> Passerot !.. j'avais à lui remettre une lettre de Célestine... Il peut beaucoup pour le mariage de votre neveu... Et c'est dans une telle circonstance que vous venez le provoquer, quand c'est le hasard seul... Enfin, Monsieur, vous venez en un instant de détruire tout ce que nous avions fait pour le bonheur de Charles et pour la réussite de vos projets.

M. DE FLAVIÈRES, à part.

Diable ! j'ai été trop vite ! beaucoup trop vite ! (Haut.) Allons, nous réparerons cela ! Mais, M. de Pomenars, celui-là au moins... (A part.) Il m'en restera bien un sur les deux !..

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

M. de Pomenars n'est pas plus coupable que

M. Garnier : j'ai voulu punir son procédé un peu léger, en vous rendant témoin de sa galanterie surannée... Pour se justifier vis-à-vis de vous, il s'est créé un tort qu'il n'a pas : il ne m'a remis ni fleurs, ni billets.

M. DE FLAVIÈRES, vivement.

Ah ! c'est trop fort ! Mais, ces fleurs... (Montrant le guéridon.) les voilà !.. Ce billet... (Le tirant de sa poche.) le voici... J'exige alors, Madame, que vous me fassiez connaître celui qui vous adresse ces mots inconvenans : « Amour » pour la vie. »

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, BOISGONTIER, entrant sur ces mots : *Amour pour la vie.*

BOISGONTIER, à part, au fond.  
Ciel ! mon billet !

M. DE FLAVIÈRES.

Ce n'est pas sans intention qu'on vous adresse ce vers du chevalier de la Fare.

BOISGONTIER, s'approche doucement du guéridon, prend le bouquet et dit tout haut.

Ah ! mon Dieu !

M. DE FLAVIÈRES, se retournant au bruit, ainsi que M<sup>me</sup> de Flavières.

Qu'est-ce donc ?

BOISGONTIER, jouant la confusion.

Pardon... je ne vous savais pas là... Mais, puisque je vous ai fait mon confident, je ne dois rien vous cacher, ni à M<sup>me</sup> de Flavières, qui est si bonne pour moi... Apprenez donc que j'avais préparé ce bouquet pour le bal : je voulais l'offrir à ma jolie comtesse allemande ! (Bas, à M<sup>me</sup> de Flavières.) C'était pour vous. (Haut.) Et dans ma surprise de n'y plus trouver un billet...

M. DE FLAVIÈRES, lui tapant sur la joue.

Le voici, mauvais sujet ! (Il le lui rend.) Un malentendu m'avait fait supposer qu'un audacieux avait osé offrir à M<sup>me</sup> de Flavières...

BOISGONTIER, hypocritement.

Oh ! ne vous connaît-on pas trop pour oser ?.. Permettez-moi de faire agréer à ma cousine, non pas le billet... mais les fleurs... (Il présente le bouquet à M<sup>me</sup> de Flavières. Bas, à M. de Flavières.) J'en aurai d'autres pour la comtesse !

M. DE FLAVIÈRES.

Ce pauvre comte ! Il est des destinées bien malheureuses !

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES, bas, à son mari.

Voici ces Messieurs... Réparez vos torts envers eux...

M. DE FLAVIÈRES, de même.

Soyez tranquille !

## SCÈNE XXI.

LES MÊMES, GARNIER, M. DE POMENARS, EDOUARD.

ÉDOUARD, entrant, au fond, à M. de Pomenars et à Garnier.

Oui, c'est l'heure, le bal va commencer.

GARNIER, bas.

Oh ! dites donc, le mari !.. Il me porte sur les nerfs,

M. DE POMENARS, bas.

Si nous nous en allions !

GARNIER, bas.

Par exemple !

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES, bas, à son mari.

Allons, Monsieur, quelques avances...

M. DE FLAVIÈRES, bas.

C'est que c'est embarrassant, il faut des précautions, de l'adresse !.. (A Garnier.) Prenez donc la peine de vous asseoir !

GARNIER, surpris, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

M. DE POMENARS, à part.

Qu'est-ce qu'il a ?

M. DE FLAVIÈRES, s'approchant de M. de Pomenars.

M. de Pomenars... (Lui offrant une prise.) C'est du tout frais... en votre honneur...

M. DE POMENARS, mettant en tremblant ses doigts dans la tabatière.

Merci ! (A part.) Il raille, le spadassin !

ÉDOUARD, à M<sup>me</sup> de Flavières.

Je n'oublie pas que M. de Flavières m'a fait une promesse bien précieuse... celle de vous conduire au bal.

BOISGONTIER, à part.

J'espère bien que non !

ÉDOUARD.

Cette promesse, il faut que votre voix la confirme.

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES, regardant Boisgontier.

Je ne sais... en vérité...

M. DE FLAVIÈRES, à part.

Allons au fait. (Bas, à Garnier.) Commandant !

GARNIER, de même.

Monsieur !

M. DE FLAVIÈRES, de même.

Il n'en coûte jamais à un honnête homme de réparer ses torts : je vous prie de regarder mon cartel comme non avenu...

GARNIER, froidement.

Comme vous voudrez, Monsieur ! (A part.) Mais, qu'est-ce qu'il a ?.. Ah !.. je devine... C'est cette chère Elise !..

M. DE FLAVIÈRES, bas.

La main, commandant !

GARNIER, lui donnant la main avec humeur, à part.

Hum !.. sans ta femme...

M. DE POMENARS, à part, regardant M. de Flavières et Garnier.

Il lui rappelle son duel... il a peur qu'on n'oublie !..

M. DE FLAVIÈRES, allant à M. de Pomenars, à part.

A l'autre, maintenant ! Il faut varier les expressions. (Bas, à M. de Pomenars.) Monsieur de Pomenars !

M. DE POMENARS, à part.

Bon ! à mon tour ! (Bas.) Monsieur !

M. DE FLAVIÈRES, de même.

Il n'en coûte jamais à un homme honnête de réparer ses torts : je vous prie de considérer mon cartel comme nullement avenu.

M. DE POMENARS, étonné, à part.

Ah bah !.. (A M. de Flavières, avec joie.) Je m'empresse de le considérer comme n'ayant été jamais avenu !

M. DE FLAVIÈRES.

La main !.. la main !..

M. DE POMENARS.

Très volontiers. (A part, en lui tendant les deux mains.) J'ai plus de bonheur que le commandant.

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES, qui, en causant avec Edouard et Boisgontier, a observé son mari.

Bon ! je vois que la paix est faite !  
(Un Domestique entre, apportant des candélabres allumés, qu'il place sur la cheminée.)

M. DE FLAVIÈRES.

Monsieur Garnier, vous conduirez ma femme au bal, n'est-ce pas ?

M. DE POMENARS, stupéfait, à part.

Qu'est-ce que c'est que ça !

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES, bas, à son mari.

Mais, Monsieur...

GARNIER, vivement.

Comment donc !.. un pareil honneur ! (A part. Oh ! Elise !.. Elise !..)

ÉDOUARD.

Permettez, permettez, M. de Flavières... C'est à moi que vous aviez bien voulu promettre...

M. DE FLAVIÈRES.

Vous croyez?.. C'est vrai !.. (A part.) Je m'enfonçe dans mes politesses !

### SCÈNE XXII.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE qui a placé les lumières.

LE DOMESTIQUE.

Le courrier de Paris... (Remettant une lettre à M<sup>me</sup> de Flavières.) Une lettre pour Madame... (En remettant une autre à Garnier.) Pour M. le commandant Garnier. (Il sort.)

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES, vivement, à part, en regardant la lettre.

C'est de Célestine ! (Haut.) Vous permettez, Messieurs !.. (Elle l'ouvre et la parcourt des yeux.)

GARNIER, à part, regardant l'adresse de sa lettre.

C'est de la vieille Passerot... Nous lirons ça plus tard... Dans la poche... au fond de la poche ! (Il place la lettre dans son habit.)

M. DE POMENARS, bas, à Garnier.

Ah ça ! vous ne vous battez donc plus?..

GARNIER, bas.

Non, il m'a fait des excuses.

M. DE POMENARS, bas, se rengorgeant.

Comme à moi.

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES, à part, les yeux fixés sur sa lettre.

Que vois-je?.. Tout est avoué !.. ses parens consentent !.. Elle épouse Charles Desmares... Ah ! Dieu soit loué !..

(On entend la musique du bal.)

M. DE FLAVIÈRES.

Le bal commence.

ÉDOUARD, offrant son bras à M<sup>me</sup> de Flavières.

Madame, puis-je espérer?.. Je réclame la promesse de M. de Flavières...

GARNIER, offrant son bras de l'autre côté.

Madame, veuillez consentir, j'invoque la parole de votre mari...

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

Pour ne point faire de jaloux et tirer d'em-

barras M. de Flavières... je prendrai le bras de mon cousin !

(Elle prend le bras de Boisgontier.)

BOISGONTIER, à part.

Charmante !

M. DE POMENARS, à part.

Les voilà avec un pied de nez !.. Cette femme est adorable !..

M<sup>me</sup> DE FLAVIÈRES.

A bientôt, Messieurs. Nous espérons vous retrouver au bal.

M. DE FLAVIÈRES, à M. de Pomenars, Edouard et Garnier.

Vous ne m'en voulez pas !..

(Il leur donne à tous trois des poignées de main.)

ENSEMBLE.

Ans du vaudeville des Chemins de fer.

M. et Mme DE FLAVIÈRES, à part.

Allons au bal ! la paix est faite.

Non, plus de querelle en ces lieux !

Vraiment, ma victoire est complète !

Tout réussit selon mes vœux !

BOISGONTIER, à part.

Enfin, ma victoire est complète !

Leur dépit éclate à mes yeux !

Non, désormais, rien ne m'arrête...

Le sort va combler tous mes vœux !

GARNIER et ÉDOUARD, à part.

Oui, ma disgrâce est bien complète !

Je reste confus à leurs yeux !..

Mais, non... j'admire la coquette !

C'est un détour ingénieux !

M. DE POMENARS, à part.

Oui, leur disgrâce est bien complète !

Comme ils sont confus tous les deux !

Vraiment, j'admire la coquette !

Son dédain redouble leurs feux !

(Mme de Flavières sort, donnant le bras à Boisgontier : M. de Flavières les suit.)

### SCÈNE XXIII.

M. DE POMENARS, GARNIER, ÉDOUARD.

GARNIER.

Eh bien ?

M. DE POMENARS.

Eh bien ?

ÉDOUARD.

Eh bien?.. qu'est-ce que vous dites de ça?..

M. DE POMENARS.

Je dis que c'est une coquette qui veut t'ensorceler...

GARNIER, à part.

Est-ce que ce petit Boisgontier?.. Ah bah !.. C'est de l'adresse, devant son mari... Chère Élise !..

ÉDOUARD, à part.

C'est de la prudence, devant un cousin de Célestine !.. Chère Eudoxie !..

M. DE POMENARS.

Quant à moi, je ne reste pas une minute de plus ici... Edouard, je vais faire demander des chevaux ; vous allez me suivre...

ÉDOUARD.

Vous suivez !..

GARNIER.

Comment!.. ce soir!..

M. DE POMENARS.

A l'instant même.

GARNIER, à part.

Diable! moi qui ai promis à Elise de le faire rester!.. S'il part, me voilà disgracié!

M. DE POMENARS, à Édouard.

A cause de toi, je me suis fait une affaire avec M. de Flavières... Il a changé d'avis, c'est vrai... mais, ça peut lui reprendre... Je ne suis pas venu ici pour férailler... et nous partons...

GARNIER, à part.

Un instant! diable!

M. DE POMENARS.

Commandant, soutenez-moi; enlevons-le, s'il le faut... Partons tous les trois!

GARNIER.

Impossible... Je reste... j'ai affaire... D'ailleurs, rien ne presse... je reste... (Il s'assied.) et lui aussi!

ÉDOUARD, bas, à Garnier.

Ah! commandant, vous êtes un véritable ami. (Haut.) Oui, oui, mon oncle, nous restons!

M. DE POMENARS, se fâchant, à Garnier.

Mais, je ne comprends pas! Vous venez de Paris, ainsi que moi... Donnez au moins une raison!..

GARNIER, à part.

Je n'en ai pas de raison: je vais crier plus fort que lui! (haut.) Je vous dis qu'il restera!

M. DE POMENARS, criant.

J'ai donné ma parole à votre tante, et je l'em-mène...

GARNIER, criant plus fort.

Vous n'en ferez rien.

M. DE POMENARS, criant plus fort.

Me prenez-vous pour un Gêronte?.. Savez-vous que j'aurais le droit!..

GARNIER, se levant.

Vous vous fâchez! A vos ordres!..

ÉDOUARD, vivement, s'interposant.

Mon oncle, le commandant plaisante, vous le voyez. Tenez, accordez-moi huit jours seulement.

GARNIER.

Très bien... huit jours... (A part.) D'ici là tout sera dit!..

M. DE POMENARS.

Eh bien! soit... mais, à une condition: vous allez écrire sur-le-champ à M<sup>me</sup> Passerot une lettre d'excuses...

ÉDOUARD.

De grand cœur, mon cher oncle!

(Il se place au guéridon pour écrire.)

M. DE POMENARS.

Cette lettre lui sera remise après-demain, et tout sera réparé! (Dictant.) « Madame...

GARNIER, répétant.

Madame...

M. DE POMENARS, dictant.

» Oubliez mes torts...

GARNIER, répétant.

Mes torts...

M. DE POMENARS, dictant.

» Je vous en supplie...

GARNIER, répétant.

Je vous en supplie... (Bas, vivement à Édouard.) N'écrivez pas ça!

ÉDOUARD, bas, à Garnier.

Soyez donc tranquille. (A part, écrivant.)

« Madame. il n'est plus en mon pouvoir de ré-  
» parer mes torts... »

M. DE POMENARS, dictant.

» Le nom de Passerot...

GARNIER, à part.

Tiens, à propos de Passerot... j'ai là une lettre... (Il la décache. A part.) Qu'ai-je vu?.. Célestine mariée!.. A merveille! (Regardant Édouard.) Va, mon garçon, écris maintenant tout ce que tu voudras!..

ÉDOUARD, pliant la lettre qu'il vient d'écrire.

Tenez, mon bon oncle... je vous charge de la faire parvenir.

M. DE POMENARS, mettant la lettre dans sa poche.

Allons, j'oublie tout: te voilà raisonnable... Il faut faire une fin... Sans doute, M<sup>me</sup> de Flavières...

## SCÈNE XXIV.

LES MÈMES, BOISGONTIER.

BOISGONTIER, à part, au fond.

Je viens de danser avec elle... elle m'a donné cette fleur... et j'ai craint de laisser deviner mon émotion!

GARNIER, qui a vu venir Boisgontier, bas, à  
M. de Pomenars.

Silence! nous ne sommes pas seuls; ce petit bonhomme nous écoute!

(Boisgontier s'est approché de la fenêtre, et reste les yeux fixés au ciel.)

M. DE POMENARS.

Laissez donc... il pense bien à nous!.. Il est là tout occupé à regarder les étoiles!..

GARNIER, vivement.

Il regarde les étoiles!.. (Il court à la fenêtre et prenant le bras de Boisgontier.) Vous regardez les étoiles?

BOISGONTIER.

Les étoiles?.. Oh! non, mais une... une seule!.. tenez, celle là!..

GARNIER.

Où ça?.. à coté de la grande Ourse?..

BOISGONTIER.

Non... tout près du Chariot!..

GARNIER, à Édouard.

Venez donc un peu ici, vous! (Édouard s'approche.) Où est la votre?..

ÉDOUARD.

Là, au-dessus du Phare!..

GARNIER, à part.

Ça se complique... (A Boisgontier.) Dites-moi, mon bon ami... et Lamartine?.. Je parie que vous aimez Lamartine?

BOISGONTIER.

Oh! Lamartine! mon poète favori!..

GARNIER.

Alors, vous devez savoir la huitième méditation, page 80.

« De ces astres brillans, son plus sublime ouvrage,  
» Dieu seul connaît le nombre et la distance et l'âge.

ÉDOUARD, regardant Garnier et récitant.

« Les uns, déjà vieillis, pâlisent à nos yeux; »

BOISGONTIER, continuant.

« D'autres se sont perdus dans les routes des cieux !

GARNIER, vivement.

Ca y est !.. J'aurais dû m'en douter. Oh !  
Élise ! (A Boisgontier.) Ah ! vous savez Lamartine !

BOISGONTIER.

Je le porte toujours là, sur mon cœur !.. Tenez !

(Il tire de dessous son habit un petit volume richement relié.)

ÉDOUARD, à part, vivement.

Ciel !.. le volume que j'ai donné à Eudoxie !

M. DE POMENARS, à Édouard.

Qu'as-tu donc ?

ÉDOUARD, à part.

Ah ! je comprends tout, sa froideur, son indifférence... La perfide ! (Haut.) Mon oncle, je vous trompais : cette lettre, que je vous ai remise, c'était une rupture définitive... Déchirez-la... Emmenez-moi, partons... (A Garnier.) Partons, mon ami !

GARNIER.

Où ça ? Partons ?

ÉDOUARD.

A Paris !.. J'épouse Célestine !..

GARNIER.

Ah !.. Impossible, mon cher... Elle est mariée !..

M. DE POMENARS.

Il se pourrait !

ÉDOUARD.

Mariée !.. Perfide Eudoxie !

GARNIER.

Perfide Élise !

ÉDOUARD, à part.

Que dit-il ?..

GARNIER, à Boisgontier.

Ah ! jeune homme, comment appelez-vous... la beauté ?.. vous savez ?..

BOISGONTIER, bas.

Élisa !

GARNIER.

Bravo !.. Élise, Élisa, Eudoxie !.. avec des variations !..

M. DE POMENARS.

Je crois que j'y suis !

GARNIER, avec explosion.

Mais vous ne savez pas tout ! (Arrachant son crêpe.) C'est ma mort !.. c'est ma désespérée de Lyon ! c'est mon télescope de la Guillotière ! En voilà une maîtresse d'astronomie !.. et on ne la place pas à l'Observatoire !..

ÉDOUARD.

Et moi, qu'irais-je pour elle de me faire hériter !

GARNIER.

Moi, qui m'exposais à en recevoir encore six pouces dans le flanc !..

M. DE POMENARS, riant.

Ah ! bien ! je vous demande pardon, mais je vous trouve injustes ; et, bien que j'aie aussi

couru quelque danger, je suis forcé d'avouer que c'est une femme charmante !

ÉDOUARD et GARNIER, se récriant.

Charmante !

M. DE POMENARS.

Sans doute... charmante... adorable... et si j'avais dix ans de moins !..

GARNIER.

Vieux farceur... il voudrait aussi gagner son étoile... il voudrait avoir sa petite étoile !.. Ça fait que nous serions quatre là-haut... Nous pourrions jouer aux quatre coins... Oui, mais qu'est-ce que qui serait le...  
.....

## SCÈNE XXV.

LES MÊMES, M. DE FLAVIÈRES.

GARNIER, à part.

Justement ! le mari !..

ÉDOUARD, à part.

Le mari !

M. DE POMENARS, à part.

Le mari !

M. DE FLAVIÈRES, il se trouve entre les quatre personnages qui sont chacun à l'un des coins de la scène.

Eh bien ! Boisgontier, que faites-vous donc ? Vous rêvez à votre comtesse... n'est-ce pas ? Et ma femme qui vous attend !..

BOISGONTIER, vivement.

J'y vais ! j'y vais... (Saluant Pomenars, Édouard et Garnier.) Messieurs !..

M. DE FLAVIÈRES, leur tendant la main.

Vous ne m'en voulez pas !

(Il sort avec Boisgontier.)

ÉDOUARD.

Comment ! c'était !..

GARNIER.

M. de Pomenars, des chevaux !

ÉDOUARD.

Oh ! le petit misérable !.. Ça n'a pas de nom !

GARNIER.

Je vous demande pardon... ça en a même trois !.. (A Édouard.) Nous sommes des dupes !

Air du vaudeville de la Haine d'une Femme.

Trois ! tenez... la chose est nouvelle...

Pour moi, mon nom, c'est mercredi,

(A Édouard.)

Vous, c'est jeudi qu'on vous appelle...

M. DE POMENARS.

Et le petit se nomme vendredi.

GARNIER, au public.

Mals j'ai besoin d'une revanche !

Soyez mes témoins bienveillants !

Je vous attends... venez dimanche !

Venez samedi, venez dimanche,

Sans préjudice des jours suivants,

Et, s'il le faut, les jours suivants !

TOUS TROIS.

Venez samedi, venez dimanche,

Et, s'il le faut, les jours suivants !

FIN.

NOTA. S'adresser pour la Musique de cette pièce, et pour celle de tous les ouvrages du répertoire du Vaudeville, à M. R. TARANNE, bibliothécaire dudit théâtre.